

on a reconnu depuis en elles des bacchantes fêtant Bacchus *taumorphe* : — 39 Bas-relief, au musée Chiaramonti (n° 68) : bacchante dansant devant un Priape ; — 40 Statue colossale en marbre de Luni, au musée Capitolin : bacchante vêtue d'une ample tunique, d'une surtunique et d'un manteau dans le pan duquel elle porte des raisins ; — 50 Statue en marbre pentélique, au Vatican : elle a une tunique longue qu'elle relève de la main droite de manière à découvrir la jambe. Le mouvement de cette figure est peu animé ; la tête, qui est rapportée, est bien celle d'une bacchante, mais M. de Clarac croit qu'elle a été ajustée sur le corps d'une faunesse ; — 60 Statue colossale en marbre de Luni, à la villa Albani : les bras sont cassés, mais le mouvement des épaules indique que la bacchante jouait des crotales, et celui des jambes et de la nébride, qu'elle dansait ; — 70 Statue en marbre grec, plus grande que nature, au musée du Capitole : femme âgée assise à terre et paraissant en état d'ivresse ; elle tient des deux mains une bouteille, et on voit une grappe de raisin dans sa main gauche. Bottari fait le plus grand éloge de cette statue, qu'il croit être une copie de la *Vieille femme ivre*, chef-d'œuvre du célèbre sculpteur grec Myron. Elle a été trouvée près de la voie Nomentana, décorée pendant longtemps le palais Verospi et appartenant au cardinal Ottoboni ; — 80 Statue colossale en marbre pentélique, au Vatican : bacchante dansant. Elle a la tête couronnée de lierre et ceinte du crédemnon ; elle est vêtue d'une tunique longue, sans manches et sans ceinture, et se drape dans un péplum dont elle tient un bout au-dessus de son épaule et l'autre bout sur la cuisse. Cette figure, d'un bon style, provient du palais Colubrano, à Naples ; — 90 Statue en marbre pentélique, au Louvre : femme debout près d'un cep de vigne, relevant sa tunique pour soutenir des raisins ; attitude pleine d'élégance. « On pourrait voir dans cette figure, dit M. de Clarac, soit une figure allégorique de l'Automne, soit la fille d'Icarus, Erigone, que Bacchus séduisit en se changeant en grappe de raisin. » Cette statue provient de la villa Borghèse ; — 100 Statue en marbre, de grandeur naturelle, au Louvre : jeune femme tenant de la main droite abaissée une coupe pleine de raisins et portant la main gauche vers le côté droit où se trouve la nébride ; elle est vêtue d'une tunique légère, retenue par une fibule sur une épaule et laissant l'autre épaule à découvert. La simplicité de l'attitude et l'expression modeste du visage ont fait croire à quelques archéologues que cette statue était celle d'une prêtresse de Bacchus et non d'une bacchante : elle décorait autrefois le château de Luciennes ; — 110 Statue en marbre, au musée de Dresde, provenant de la collection Chigi : jeune femme debout, vêtue d'une tunique courte et d'une nébride dans les plis de laquelle elle porte un petit chevreuil. « M. de Clarac croit que cette figure est celle de Diane. Les attributs bachiques, le crédemnon, la couronne de lierre, le raisin que tient la main droite, sont dus à une restauration moderne ; — 120 Statue en marbre grec, collection Marconi, à Rome : la pose est celle que l'on voit ordinairement aux statues de Minerve ; la bacchante s'appuie d'une main sur un long thyrs et de l'autre main tient une flûte. Elle a trois tuniques superposées de longueurs inégales, l'une talaire, l'autre descendant jusqu'aux genoux, la troisième à la naissance des cuisses ; — 130 Statue en marbre, au musée Pio-Clementin (n° 73) : bacchante endormie. Elle a un serpent enroulé autour du bras. Visconti pense que cette figure pourrait être une statue-portrait, placée primitivement sur un tombeau ; ce qui expliquerait pourquoi l'attitude est plus calme, plus décente que chez les figures ordinaires de bacchantes. Il est à remarquer que cette statue, comme beaucoup de statues sépulcrales, n'est pas entièrement exécutée en plein relief ; à part les extrémités et les autres parties qui font naturellement saillie et s'isolent, le corps est plus plat que ne le comporte la nature ; — 140 Statue en marbre, au Louvre : bacchante endormie, provenant de la villa Borghèse. M. de Clarac croit que cette figure est désignée à tort comme celle d'une nymphe ; car elle n'a pas d'urne, attribut ordinaire de cette sorte de divinités ; — 150 Peinture découverte à Pompéi, *Musée degli Studi* : bacchante nue assise sur une panthère marine ; le corps incliné, elle se retourne pour lui verser du vin dans une coupe plate. « Jolies formes, pose gracieuse, » dit M. Lavie ; — 160 Peinture découverte à Pompéi, au musée secret : bacchante attaquée par un faune ; un genou en terre, elle tient par la barbe son adversaire renversé sur le dos et se retourne d'un air peu courroucé. Son attitude a de la grâce ; ses beaux cheveux retombent en boucles sur le dos. Le visage du faune est caché par le bras de la femme.

**Bacchantes (REPRÉSENTATIONS MODERNES DES).** « Au seul nom de *bacchantes*, dit Mongez, l'imagination des artistes modernes s'enflamme ; ils ne croient jamais rendre avec assez de force la fureur et l'ivresse de ces femmes perdues de luxure et de vin ; et ils donnent à leurs visages des traits aussi forcés que le sont les attitudes de leurs corps. Winckelmann leur apprendra que ces caricatures sont contraires à l'idée de la joie que les anciens exprimaient sur les monuments. Elle n'était jamais éclatante ; c'était l'expression simple et douce du contentement et de la sé-

renité de l'âme. Sur le visage d'une bacchante, dit-il, on ne voit briller pour ainsi dire que l'aurore de la volupté. Les anciens donnaient aux visages des bacchantes le caractère de la grâce comique, qui consiste le plus souvent dans un sourire de gaieté, exprimé par les angles de la bouche tirés en haut. » On peut voir par la description que nous avons donnée des bacchantes peintes par Raphaël, Le Titien, Nicolas Poussin, que ces grands artistes sont restés fidèles, dans leurs figures de bacchantes, aux traditions de l'antiquité. Le musée des Offices, à Florence, possède une *Bacchante couchée*, peinte par Annibal Carrache dans le même sentiment : elle a le corps relevé et vu de dos, et tourne la tête à gauche, vers un faune, de façon à nous montrer son joli profil grec. Un amour voltige au-dessus d'elle. Par la suite, les peintres et les sculpteurs substituèrent généralement au type gracieux de l'art antique une figure de femme avinée et lascive. La description des innombrables compositions de ce genre enfantées par l'art moderne et principalement par la statuaire serait fastidieuse pour nos lecteurs. Il nous suffira de citer les ouvrages suivants qui ont figuré aux dernières Expositions de Paris : Salon de 1847 : *Bacchante jouant avec un jeune faune*, groupe en plâtre, par M. Deligand. — Salon de 1848 : *Jeune bacchante*, statue en marbre de Paros, par M. Victor Bernard ; *Bacchantes*, statue en marbre, par M. Clésinger ; statuette en bronze par M. Jaley ; *Bacchante faisant danser un enfant*, groupe en plâtre, par M. Schœnewerk (le bronze a été exposé en 1861). — Salon de 1849 : *Bacchante*, statue en marbre, par M. Jaley. — Salon de 1851 : *Bacchante*, statuette en ivoire, par M. Cubisole. — Salon de 1853 : *Bacchantes*, statue en marbre, par M. Barazzi ; statue en marbre, par M. Christophe Moore ; statuette en marbre, par M. Cubisole ; buste en marbre, par M. Pollet. — Salon de 1855 : *Bacchante agaçant une panthère*, groupe en marbre, par M. Cavellier (v. ci-après) ; *Bacchante enseignant la danse à un satyre*, groupe en plâtre, par M. Corporandi ; *Bacchantes*, statue en marbre, par M. Jaley ; deux bustes en marbre, par M. Pollet, « ouvrages qui ont de la souplesse et de la vie, » suivant M. Th. Gautier ; statue en marbre, par M. Luigi Marchesi, sculpteur milanais ; statue en plâtre, par M. Dutrieux, artiste belge ; *Bacchante et faune*, groupe en plâtre, par M. Jacquot ; *Bacchante couchée*, statue en plâtre par M. Molin, sculpteur suédois. — Salon de 1857 : *Bacchante*, buste en marbre, personnification de l'Automne, par M. A. Arnaud ; *Bacchante et satyre*, groupe en bronze, par M. Crauck ; *Bacchante et faune*, groupe en marbre, par M. Debut ; *Bacchante*, statue en bronze, par M. L. Kley. — Salon de 1859 : *Bacchante*, statuette en plâtre, par M. Baugillon (le bronze a été exposé en 1864) ; statue en plâtre, par M. Chambard ; *Bacchante et satyre*, groupe en marbre, par M. Crauck ; *Bacchante moderne*, buste en marbre, par M. Frison ; buste de *Bacchante* (étude des principes de l'art grec), par M. Le Père. — Salon de 1861 : *Bacchantes*, buste en marbre, par M. Franzoni ; statue en plâtre, par M. N. Jacques. — Salon de 1863 : *Bacchantes*, buste en marbre, par M. L. Auvray ; statue en marbre, par M. Carrier-Belleuse (v. ci-après) ; statuette en marbre, par M. Clésinger. — Salon de 1864 : *Bacchante*, buste en marbre, par M. Lebroc. — Salon de 1865 : *Bacchante*, statue en plâtre, par M. Labarbera ; *Bacchante jouant avec une panthère*, groupe en plâtre, par M. J. Gautier.

**Bacchante et Satyre**, groupe en marbre, par Pradier ; Salon de 1834. Une bacchante, pressée par un satyre amoureux, cherche à se dérober à ses caresses ; mais il y a dans sa résistance une grâce voluptueuse, une mutinerie provocante qui fait pressager une prompte défaite. Gustave Planche a dit de ce morceau remarquable : « On y trouve bien des parties qui, sans rappeler littéralement les statues antiques, ont cependant avec l'art grec une parenté si intime et si frappante, qu'on est forcé de s'expliquer le travail de l'auteur, plutôt d'après les lignes qu'il avait dès longtemps gravées dans sa pensée, que d'après la nature qu'il avait sous les yeux. Cette fois-ci encore, comme dans les précédents ouvrages de M. Pradier, les deux têtes sont nulles. Il semble qu'il ait pris le parti de n'attacher aucune importance à l'achèvement et à l'expression du visage... Toute la partie antérieure du torse de la bacchante est traitée avec une souplesse, une élégance, une précision très-remarquables. Enfoncé à quelques lieues de Marseille ou de Nîmes, ce morceau serait de force à mystifier plus d'un antiquaire. Le bras gauche du satyre est modelé avec une richesse et une vérité très-rare. La draperie est systématique et sèche. Si, après avoir admiré la vérité locale de ce groupe, on vient à rechercher la vérité vivante et générale, on est loin d'être aussi satisfait. Ainsi, par exemple, la contraction musculaire du bras gauche du satyre, très-bien rendue, est assurément exagérée. La résistance de la bacchante n'est pas assez vive, assez opiniâtre pour motiver un effort aussi énergique. J'en dirai autant des impressions digitées, inscrites si habilement sur le torse et principalement sur les côtes du satyre. Il y a là un grand talent d'exécution ; mais ces impressions supposent des contractions musculaires que l'attitude du satyre n'explique pas suffi-

samment. Ce qu'il faut louer dans le groupe de M. Pradier, c'est une merveilleuse interprétation de l'antiquité... » Cette œuvre capitale de notre grand sculpteur fait partie de la collection Demidoff. Un autre groupe de Pradier représentant un *Centaure et une Bacchante*, figure au musée de Rouen.

**Bacchante agaçant une panthère**, groupe en marbre, par M. Cavellier ; Salon de 1855. Une jeune femme tourne autour d'un stèle couronné par une tête de Bacchus indien, en excitant une panthère par l'appât d'une grappe de raisin. « Les draperies légères que soulève la rapidité de la course, dit M. Th. Gautier, tourbillonnent autour de la bacchante comme une blanche écume, ne dérochant qu'à demi ses formes jeunes et charmantes ; la tête a le sourire mystérieux et les yeux moqueurs de l'ivresse sacrée. La panthère, fascinée, s'élance après la tunique flottante, mais elle rentre ses griffes et fait patte de velours, comme un chat familier qu'excite sa maîtresse. » Suivant M. Maxime Ducamp, « ce groupe, mouvementé circulairement autour du cippe, tirehouchonne peut-être un peu trop, mais il est gracieux, vif et animé. Les draperies, très-légèrement traitées lorsqu'elles couvrent les jambes, deviennent, en s'agitant, d'une roideur plus pesante qu'il ne convient. »

**Bacchante**, statue de marbre, par M. Carrier-Belleuse ; Salon de 1863. La bacchante suspend une offrande à un buste de Priape, idole en style archaïque. « Cette bacchante, a dit M. Th. Gautier, est peut-être d'une beauté un peu moderne ; mais quelle grâce, quelle souplesse, quelle vie, quelle volupté ! On dirait que le marbre cède, comme l'argile, sous les doigts de M. Carrier. »

**Bacchantes (LES)**, tragédie d'Euripide. Chose singulière ! Voici l'un des chefs-d'œuvre du théâtre grec, un drame admiré de toute l'antiquité, et qui n'a pu se concilier l'estime ou la sympathie des critiques modernes, jusqu'au jour où Schlegel est venu détruire une erreur invétérée, en formulant un jugement plus équitable.

Cette pièce a pour sujet l'arrivée de Bacchus à Thèbes et la mort terrible de Penthée, qui fut mis en pièces par sa mère et par sa sœur ; Ovide a traité le même sujet dans le III<sup>e</sup> livre de ses *Métamorphoses*. Avant de passer outre, il est indispensable de présenter quelques remarques historiques, empruntées à la savante étude de M. Patin, et qui réduisent à néant les réticences, les censures et les dédains de Brumoy, de Prévost et de La Harpe. « Il était naturel qu'à Athènes, où la tragédie était sortie du dithyrambe, où ses représentations étaient restées un des accessoires du culte de Bacchus, où les acteurs s'appelaient artistes de Bacchus ; le théâtre, théâtre de Bacchus ; où, sur les murailles du temple voisin de cet édifice, et aussi consacré à Bacchus, étaient peintes les principales aventures du cycle dionysiaque ; il était naturel, disons-nous, que l'histoire du dieu fournît beaucoup de sujets aux poètes tragiques. » M. Patin donne, en effet, un catalogue raisonné de ces drames légendaires. Il ressort de cette récapitulation « que rien n'était plus commun, sur le théâtre de Bacchus, dans les représentations dramatiques ramenées par les fêtes du dieu, que des tragédies empruntées à son histoire. »

Voilà une première réponse ; en voici une seconde, d'ordre différent : « D'où vient, entre les anciens et les modernes, un tel désaccord dans la manière d'apprécier l'œuvre du poète ? De la diversité du point de vue. Nous sommes, nous, dans les *Bacchantes*, moins charmés de la forme que blessés du fond, pour lequel les anciens étaient et devaient être indulgents. Une divinité toute sensuelle, une divinité qui se venge, et si cruellement, ne les révoltait point : le poète avait dû accepter ces données de la tradition ; ils les acceptaient du poète sans difficulté, à la condition toutefois que, de cette fable consacrée, il saurait tirer des effets touchants, terribles, poétiques. »

Voyons maintenant si cette tragédie religieuse répond aux assertions de La Harpe, qui l'appelle « une espèce de monstre dramatique en l'honneur de Bacchus... une fable atroce, » où Euripide a mêlé « le délire des orgies et le ridicule de la farce. » C'est ici qu'il faut citer l'appréciation plus éclairée de Schlegel, aussi mauvais arbitre que La Harpe en mainte circonstance, mais admirablement inspiré au pied de cette statue, taillée en plein Paros, qu'il a eu l'honneur de remettre en haute estime auprès des sectateurs enthousiastes de l'art. « Les *Bacchantes* représentent, de la manière la plus vive et la plus frappante, ce délire inspiré qui, partie essentielle du culte de Bacchus, saisissait les prêtresses de ce dieu et se répandait autour d'elles. L'incrédulité opiniâtre de Penthée et la punition terrible qu'il reçoit des mains de sa propre mère, forment un tableau très-hardi : l'effet théâtral de cette pièce devait être extraordinaire. Il faut se figurer le chœur des bacchantes, telles qu'on les voit sur les bas-reliefs, les cheveux épars et vêtues de draperies flottantes, tenant à la main des tambourins, des cymbales et d'autres instruments, se précipitant dans l'orchestre et y exécutant, au bruit d'une musique éclatante, leurs danses tumultueuses... »

On trouve, dans le tome VIII du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy, une longue ana-

lyse de la pièce des *Bacchantes*. Nous n'en présentons qu'un sommaire très-succinct. Bacchus vient pour établir à Thèbes le culte de sa divinité ; il paraît sous la figure d'un beau jeune homme : les dames thébaines forment bientôt un parti favorable à l'étranger. Mais le roi Penthée, à qui l'on veut faire reconnaître l'origine du fils de Jupiter, annonce que, si le prétendu dieu ne sort pas de Thèbes, il le fera mettre à mort. Le dieu méconnu rend fou le monarque, pour châtier le doute injurieux que celui-ci ose témoigner. Le roi de Thèbes a si complètement perdu la raison, qu'il prend le thyrse, revêt une robe de femme, et se fait coiffer sur le théâtre par Bacchus même. Penthée finit par être mis en pièces par sa mère Agavé, que le dieu a aussi rendue folle, et qui revient sur la scène, rapportant la tête sanglante de son fils, qu'elle prend pour une tête de lion.

Examinons la marche et la physionomie du drame à un autre point de vue. Bacchus remplit toute la scène, décorée de tous les attributs de sa divinité et de sa puissance. Pour les acteurs, c'est un jeune serviteur du dieu, doux, aimable et beau, dont le courroux s'arme seulement d'ironie ; pour les spectateurs, c'est le dieu lui-même, tantôt le plus bienfaisant, tantôt le plus redoutable des dieux. Au double caractère de bonté charmante et d'implacable ressentiment correspond un contraste analogue entre deux classes de bacchantes. Celles qui composent le chœur, suivantes dociles du dieu, n'en éprouvent que les salutaires influences ; les autres, entraînées par la puissance irrésistible du même dieu, se livrent à des fureurs délirantes, à une force de destruction effroyable. Il était impossible de peindre d'une manière plus saisissante la nécessité de rendre à Bacchus le culte qu'il exige des mortels.

La pièce d'Euripide a pour caractère une inspiration dithyrambique, pleine d'éclat, de mouvement et de pompe. Le chœur, abandonnant son attitude régulière, bondissait en tumulte au son de la cymbale et de la flûte phrygienne. Mais toutes ces séductions extérieures n'enlevaient pas à l'œuvre du poète ces traits pathétiques, pris dans le vif de la nature, qui font le principal caractère de son génie.

Un prologue ouvrait le spectacle. Dans cette espèce de préface, le dieu s'annonçait lui-même aux spectateurs. Cette introduction est magnifique d'ampleur et de couleur locale. L'étude des beautés littéraires de toute la pièce a été faite en détail par M. Patin, avec une rare sagacité ; il était difficile d'y apporter plus d'érudition.

Les *Bacchantes* furent données l'année même de la mort du poète, ou l'année suivante, par Euripide le jeune, à Athènes. Nulle pièce ne fut plus admirée dans l'antiquité. On rencontre partout sa trace chez les poètes, qui emprunteront à cette tragédie des allusions, des images, des expressions, des tableaux, des exemples, et jusqu'à des motifs de parodie. Il faut admirer de nouveau, dans ce chef-d'œuvre si longtemps méconnu, un art arrivé à sa pleine maturité et un génie aussi sûr de ses combinaisons qu'il est original dans le relief des caractères et dans la mise en scène de son drame.

**BACCHARIDE** s. f. (ba-ka-ri-de — rad. *Bacchus*). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des astéracées, très-voisin des conyzes, et comprenant plus de deux cents espèces, dont la plupart sont des arbrisseaux qui croissent en Amérique. On dit aussi BACCHARIS et BACCANTRE.

— Encycl. Le genre *baccharide* a pour caractères : capitules multiflores, dioïques ; corolles homogames, tubuleuses ; réceptacle nu ou subpaléacé dans un petit nombre d'espèces ; involucre hémisphérique ou allongé, plurisérisé, imbriqué. Le genre *baccharide* est très-voisin du genre *conyze*, dont il ne diffère que par ses fleurs dioïques. Il comprend plus de deux cents espèces originaires d'Amérique, d'Afrique ou de Syrie, dont deux seulement, la *baccharide* de Virginie, ou senecion en arbre, et la *baccharide* à feuilles de laurier rose, sont cultivées dans nos jardins.

La *baccharide* de Virginie (*baccharis harimifolia*) croît sur la côte orientale des États-Unis, depuis le Maryland jusqu'à la Floride. C'est un arbrisseau de deux à quatre mètres, à feuilles persistantes, un peu épaisses, ovales, cunéiformes, ponctuées et bordées de larges dents inégales ; à fleurs blanchâtres, disposées en petits capitules dioïques. La *baccharide* de Virginie est remarquable par sa couleur grisâtre et argentée ; elle fleurit en septembre et en octobre ; les longues soies blanches qui couronnent les graines font un très-bel effet. Cette plante est généralement employée à l'ornement des bosquets, mais on s'en sert aussi pour faire des haies d'un aspect charmant. Elle se reproduit de graines, de drageons, de marcottes et de boutures. Les semis se font au printemps. On enterme légèrement les graines dans des terrines remplies de terre de bruyère et placées sur une couche à châtis. Le plant n'est mis en pleine terre que lorsqu'il est en état de résister aux hivers ordinaires, c'est-à-dire quand il a atteint environ 0 m. 70 de hauteur. La *baccharide* de Virginie craint les hivers rigoureux, et il n'est pas rare de la voir geler ; elle n'est pas cependant perdue pour cela ; il suffit de la couper rez terre, au commencement du printemps,